

Nouvelles de Pérou

> **Texte de Sophie Canal**, écrivaine

Présenté par **Gianna Schmitter**

Sophie Canal (née à Anthony, 1967) est arrivée en 1998 à Lima pour y enseigner la philosophie au Collège franco-péruvien. En France, elle a écrit deux romans inédits intitulés Là-bas, juste en face et Isy Brown. À son arrivée au Pérou elle commence un troisième roman en français resté inachevé, Avec vous derrière, dont est extraite la lettre Nouvelles de Pérou, ici reproduite. Elle écrit plus tard un autre roman qu'elle traduit elle-même en l'espagnol, Geometría del deseo¹ qui sera publié au Pérou.

Sophie Canal, de nationalité française, péruvienne de cœur, commence alors à construire son œuvre et sa figure littéraire et culturelle en espagnol. En 2005 elle crée avec trois amis la maison d'édition indépendante Matalamanga qui donne lieu au « boom² » des maisons d'éditions indépendantes à Lima. Elle publie plusieurs textes critiques sur la littérature et la philosophie dans des revues latino-américaines, et ses nouvelles font partie des anthologies littéraires 201³ et Ultra violentos, Antología del cuento sádico en el Perú⁴. En 2016, paraît le roman La flor artificial, écrit en espagnol à quatre mains avec Christiane Félic Vidal qui a également contribué à ce septième numéro de Traits-d'Union. Il s'agit d'un roman qui cherche à rendre compte de la vie et de l'œuvre, fictives, de l'unique écrivaine surréaliste péruvienne, et c'est justement cet axe du surréalisme qui joue un rôle important dans la création et le travail de Sophie Canal. Ces quelques dates biobibliographiques révèlent un dilemme fondamental de l'écrivain expatrié

: pour quel public doit-il écrire, mais aussi quel public va s'intéresser à son œuvre ? Avec quels imaginaires et références culturelles jongler alors ? Et surtout : en quelle langue écrire ?

Nouvelles de Pérou est la première lettre qu'Isabelle Brun (Isy) – une enseignante française expatriée au collège français de Lima – écrit à sa sœur Pamela restée en France. La lettre est jonchée d'idées reçues et d'images construites à partir de la méconnaissance et de la distance, tant culturelles que linguistiques, physiques et sociales. Isy évoque les stéréotypes qu'un Français pourrait avoir sur le Pérou, depuis la France, quand elle essaye de décrire avec les yeux de sa sœur ; mais elle mentionne également les stéréotypes d'un Français demeurant au Pérou, des idées qui visent aussi bien sa propre patrie que son pays d'expatriation ; ou encore les stéréotypes d'un Péruvien lui-même envers un étranger. C'est cet emboîtement de stéréotypes que nous retrouvons de manière subversive et drôle dans la lettre Nouvelles de Pérou : le toponyme erroné « Pérouie » (qui, par ailleurs, donne lieu en espagnol à « Peruvia » dans Geometría del Deseo, où une certaine Hélène écrit à sa sœur Pam, restée en Bretagne) ; le professeur de français qui s'appelle – forcément – Jacques ; les stéréotypes fondés sur des idées reçues par rapport au Pérou (condors et autres) ; les conséquences que l'on subit par le fait d'avoir la peau plus claire que les Péruviens, de se vêtir différemment, et de parler dans une langue qui semble barbare à leur ouïe ; ou encore les stéréotypes

d'Isy envers sa propre sœur, à partir desquels elle fabrique leurs identités réciproques.

Les stéréotypes font partie de l'imaginaire et se déconstruisent et se reconfigurent au fil des expériences, dans l'ici et l'ailleurs. Sophie Canal nous offre, grâce à sa condition d'expatriée vivant constamment dans l'entre-deux de deux espaces culturels et linguistiques, un tableau riche en couleurs d'expressions, d'emboîtements et d'échelles où se reflètent les facettes variées du stéréotype.

Lima, 15 Août 1998

Chère Pam,

Pardon si je ne t'ai pas écrit depuis si longtemps, tu dois être furieuse contre ta grande sœur qui t'aime tant, et te demander en colère pourquoi cette sotte d'Isy ne te raconte pas comment ça s'est passé pour elle depuis son arrivée en Pérou, comment c'est là-bas, Lima. Mais la vérité, sœurette, bien que j'aie beaucoup pensé à toi et que je me languisse de toi, je n'ai pas eu le temps de t'écrire ni l'envie non plus (tu n'es pas fâchée, hein ?), je vais te dire pourquoi. Il y a que la Pérou n'a pas très bien accueilli ta grande sœur, Pamelita. Je ne suis pas très contente du changement, les choses ici ne marchent pas bien et ont un air très bizarre. Je ne veux pas dire que cette ville soit plus laide que Quimper, au contraire. Bien que gigantesque, elle est humaine et sympathique, et ce qu'il y a de mieux, c'est bien sûr le Pacifique et les grandes Andes dont tout le monde a entendu parler et qu'on aperçoit de loin d'un peu partout ici, elles sont hautes comme deux fois les Alpes, on n'en voit pas le sommet parce qu'en hiver (eh oui, c'est l'hiver pour moi, Pamelitita, tu n'en reviens pas, tu es toute déboussolée, n'est-ce pas ?), il y a cette sale brume qu'ils appellent *garua* qui ne laisse rien apparaître au-dessus de cent mètres à partir du niveau de la mer, mais en réalité tu ne t'imagines pas ce que c'est jusqu'à les voir de près : *Lo máximo* !, comme ils disent ici.

Nous avons fait une promenade en car pendant cinq jours jusqu'à Tarma, une petite ville de la Sierra centrale, à trois mille deux. On y a été avec dix élèves du Collège comme on l'appelle entre nous, et Jacques, ce nouveau professeur de français dont je ne t'ai pas encore parlé (il faudrait un livre entier), que nous n'emmènerons jamais plus en bus avec nous parce qu'il a passé les trois fois tout le voyage mort de peur, accroché à moi, pleurnichant que nous allions tomber dans un précipice, « vous autres vous vous en tirerez avec des bleus, mais moi je serai déchiqueté et les condors mangeront mes restes » (Si seulement c'était vrai, Pamelita, mais il n'y a pas de condors à cette altitude, et les condors ne sont pas carnivores !), ou bien tremblant que les terroristes nous arrêtent et le choisissent comme otage et le découpent à la machette pour donner l'exemple, « Ainsi meurent les capitalistes étrangers venus s'engraisser sur le dos du peuple ! », mais il n'y a plus de terroristes dans cette région depuis trois ou quatre ans maintenant et les seules bandes armées qui demeurent dans ces montagnes sont des délinquants qui s'intéressent davantage aux passeports étrangers (surtout américains, parce que tout le monde sait que les Américains sont les plus riches de tous, Pamelitita).

Et ensuite, à l'arrivée, se plaignant des piqûres de moustiques, parce que, je ne te dis pas, Pamelita, l'une des choses terribles de ce foutu pays ce sont les moustiques et les *izanguos* (ces moustiques de terre, ils se cachent dans l'herbe). Ils te tiennent tout le jour avec la gratouille, et toi, t'enduisant de citronnelle et t'arrachant la peau au coucher, je ne te dis pas, un vrai fruit pourri !

Tu vois, ma fille l'inconvénient d'avoir la peau blanche et fine, c'est qu'aux bestioles, ça leur donne envie de te bouffer (ah, ah !)

Ce qui est sûr, c'est que si l'arrivée en Pérou ne m'a pas remplie de joie, pour mon Jacques, elle a été fatale. Parce qu'avant, à Rabat au Maroc où il était professeur, il était heureux, tu verrais comme il aime se faire des relations et aller au spectacle, voir tout ce qui nous vient des ambassades comme gens de théâtre... c'est un garçon, il aurait voulu être un artiste, alors il faut qu'il se montre et qu'on le reconnaisse, comme dans l'histoire où l'on demande qui est ce type en blanc à côté de Toto alors qu'il s'agit du Pape, tu vois le genre ! Ici, tout le monde le connaît déjà. Veux-tu que je te raconte, Pamelita, ce qui lui est arrivé le premier jour, et tu comprendras un peu mieux comment est Lima, et dans quel état de délabrement moral se trouve ce peuple qui a tant souffert, et ta grande sœur avec, par voie de conséquence : il y a un café tout neuf, à Miraflores (c'est un quartier de Lima), qui s'appelle le Café Café et qui ressemble beaucoup à ces endroits que l'on peut trouver à Paris, tu sais une terrasse avec des petites tables rondes très serrées qui donnent sur la rue, et où les gens ont tous l'air d'être déguisés et d'assister à un spectacle. Les serveuses y ont moins de dix-huit ans et des ventres et des fesses comme dix ans de stretching ont permis à ton aînée de les préserver à trente. La différence avec Paris, sœurette, c'est qu'ici, toutes les chaises sont armées d'une sorte de chaîne qui sert à attacher ton sac à cause

des voleurs qui arrivent en courant d'on ne sait où, et qui te dépouillent en moins d'une seconde. Comme si cela ne suffisait pas, ils mettent sur le trottoir un *ouatchiman*, ce qui, tu l'auras reconnu, est l'affreuse version espagnole du *Watch man* américain. Celui dont je vais te parler ressemble à une girafe, je cite mon Jacques, tant son cou est haut et ses yeux exorbités, à force de trop regarder. Et voici ce qui arrive à jacquecito : alors qu'il se lève pour partir, la girafe qui l'avait observé pendant tout son séjour à la petite table, se précipite vers lui et lui dit, désignant d'un geste policier le foulard qu'il a autour du cou (Jacques est un garçon qui a toujours froid) : « Vous n'aviez pas ceci en entrant, monsieur, à qui l'avez-vous volé ? ». Pris au dépourvu, par une langue dont il ne maîtrise pas encore la musique, se sentant soudain tout K (référence à Joseph K, ce personnage de Franz Kafka, auteur tchèque du 20^e siècle, qui apparaît dans nombre de ses romans, par exemple, *Le Château*, mais surtout *Le Procès*, – je fais ton éducation, ne m'en veux pas, c'est une déformation professionnelle et puis je sais que ton travail ne te donne pas beaucoup le temps de lire –, se sentant tout K, donc, il bafouille une négation et bien entendu ne parvient qu'à se rendre plus coupable aux yeux de la girafe qui le somme de se justifier, qui veut des preuves de l'achat du dit foulard, qui ne peut croire que mon Jacques l'ait acquis à Marseille en 1967, qui croirait une histoire pareille ? –, qui ne peut encore moins croire qu'un garçon comme lui porte des colifichets aussi colorés, excepté s'il est un *maricon*, comme ils disent ici du bout des lèvres, ce qui ne signifie rien d'autre qu'un homosexuel, sœurlette. Ceci se déroulant moins d'une semaine après notre arrivée, tu peux imaginer (toi qui as tant d'imagination mais qui as toujours eu tant de difficultés à la concrétiser, pauvre petite sœur, ce n'est qu'une question de confiance en soi, sois en sûre !). Tu peux imaginer mon ami s'emmêlant dans les langues, l'italien qu'il maîtrise parfaitement étant piémontais de mère, et l'espagnol qu'il ne maîtrise pas du tout et l'arabe que huit années de Rabat l'ont contraint d'acquérir, ne serait-ce que ce mini champ lexical permettant de commander aux bonnes et d'échapper aux bonimenteurs. Evidemment, petit comme il est devant la girafe (il mesure un mètre soixante) et caché derrière ce foulard de femme, et gesticulant dans une langue barbare (la girafe ne pouvant identifier que le péruvien de Miraflores), il est le parfait coupable, en plus son manteau est trop long et élimé, il porte une sacoche de cuir marocain en bandoulière et sujet à une crise d'acné à cause du climat gras et humide de Lima et de la pollution qui vient se coller sur cet humide et bouche les pores de la peau créant de petites infections si on n'y prend pas garde. La girafe ne peut pas croire que mon ami Jacques ait oublié son passeport alors même qu'il se dit si important, envoyé par le gouvernement français et tout, en mission universitaire en Pérou, ici pour former quasi l'élite de leur nation, futurs étudiants à Henri IV, puis à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, puis à Science Po Paris, puis lauréats de l'agrégation et du concours du Quai d'Orsay, puis ambassadeurs de la Pérou en France, à Rome, New York, puis ministre de la culture ici, retour au pays, puis candidats aux élections présidentielles, etc... La girafe ne connaît pas la rue d'Ulm qu'il prononce Oulm, et c'est une preuve irréfutable pour sa conscience de *ouatchiman* qu'il est tombé sur un bandit de grand chemin, voire sur un leader terroriste du MRTA, et ses yeux commencent à s'illuminer rien qu'en pensant à l'importance de la prime de fin d'année qu'il va recevoir s'il est reconnu responsable de l'arrestation d'un de ces cancrelats du tissu social. Il voit déjà la fête en son honneur, les tentures blanches accrochées aux murs du bureau, les habits blancs des chaises en formica du bureau, les bouquets d'arums sur la table, et surtout, surtout, l'énorme gâteau blanc à la crème, tout blanc lui aussi, immaculé, à plusieurs étages, avec sa miniature à son effigie de héros qui culmine, brandissant haut et fort le drapeau de la Pérou. Voilà pourquoi il ne fait aucun doute que cet homme déguisé en femme s'exprimant dans un langage inconnu doit être conduit sans délai au poste de police le plus proche pour y être arrêté, emprisonné, interrogé voire torturé s'il continue à bonimenter. Voilà, Pamelita chérie, comment mon Jacques fut conduit menotté au commissariat de police de Miraflores, y passa la nuit, attendant que le caporal Del Aguila (qui ne veut rien dire d'autre qu'aigle en espagnol) prenne son service le lendemain matin sept heures et le libère de cette odieuse méprise. Tu imagines la tête de mon Jacques à la récréation de dix heures. Voilà l'histoire, petite Pam, comme jamais personne ne te la racontera, car tu sais comme ta sœur a des talents de narratrice à l'écrit, ce qui lui a valu, tu ne peux pas l'avoir oublié, le second prix des jeux floraux de Saint Jean de Mont, été 84 sur le sujet : « Un homme vous vole votre place dans la queue du cinéma, racontez ».

Bon, c'était la première lettre de ton Isy en Pérou, chérie. Il y en aura une deuxième, une troisième, et je ne peux pas m'avancer pour une quatrième tant j'essaie d'être honnête envers moi-même et envers les autres, surtout envers toi et le Bébé, mes sœurlettes chéries envers qui j'ai tellement de choses à me faire pardonner depuis que j'ai abandonné la

France, j'ai maintenant conscience d'avoir été une fille odieuse, cruelle, d'avoir détruit votre enfance en exerçant un illégitime pouvoir hérité du droit préhistorique d'aïnesse, je vous demande pardon mille fois, à toi d'abord Pamelita qui en est réduite à coudre des ourlets de pantalons à Continent (ou peut-être Géant, excuse si je m'équivoque encore un fois) après avoir fait les beaux-arts puis toutes sortes de petits CDD minables exploitant tes qualités artistiques à prix de charognard, ayant grossi de dix kilos pour te protéger des méchancetés du monde, tu ne peux pas le nier, c'est un processus connu par les psychologues, petite sœur, et je sais que maman d'accord, mais que moi aussi j'y suis sûrement pour quelque chose. Bon, l'expatriation a du bon, si je peux faire quoi que ce soit pour toi, je ne sais pas, un petit chèque maintenant que ta grande sœur est très riche, comme si elle gagnait cent mille francs par mois en France avant impôts, je sais très bien, même si tu as ta fierté, que ça ne fait jamais de mal un petit chèque et même un gros pour s'acheter je ne sais quelle petite chose inutile, vêtement de marque, Pléiade, nouveau magnétoscope, ce qui te ferait plaisir me ferait plaisir, ce qui est à moi est un peu à toi. Tu vois quel esprit est le mien et que je veux réparer.

Je t'embrasse, fictivement car je sais que tu ne supportes pas les contacts physiques, surtout celui de mes lèvres pulpeuses (ma bouche de papou, comme papa l'appelait) sur ta joue légèrement dodue de mignonne petite boulimique.

PS : À la relecture, je m'aperçois que je commence à faire des hispanismes (bien sûr que le verbe s'équivoquer n'existe pas dans la langue française ! Ne crois pas que je sois devenue l'un de ces petits professeurs expatriés pour motif d'inculture), mais je le garde pour faire plus créatif, je m'en servirai sans doute pour un prochain roman. Ne sois pas jalouse petite sœur, toi aussi tu as plein de qualités, rappelle-toi comme tu dessinais Marianne, la renarde du dessin animé de Walt Disney *Robin des bois*, papa l'avait même accroché au-dessus de son lit !

Ton heure viendra à toi aussi.

Signé : Isy, ta sœur qui t'aime.

Notes

1. Canal Sophie, *Geometría del deseo*, San Borja, Pérou, Borrador Editores, 2012.
2. La notion du « boom » en Amérique latine fait référence au boom des romans latino-américains des années 60 (Cortázar, García Márquez, etc.). À partir de ce moment, on utilise cette notion pour se référer à des phénomènes culturels qui sont en explosion et en vogue.
3. Donay José, Roas David (éds), 201. *Antología de microrelatos*, San Borja, Pérou, Ediciones Altazor, 2013.
4. Donay José (éd.), *Ultra violentos, Antología del cuento sádico en el Perú*, San Borja, Pérou, Ediciones Altazor, 2015.